

+++++

INTRODUCTION

+++++

Contrairement à l'affirmation du D^r Johnson selon laquelle « à moins d'être un imbécile, aucun homme n'a jamais écrit sauf pour de l'argent », il est bon de dire que de nombreux écrivains n'ont pas choisi cette voie pour l'appât du gain, les avantages en nature ou les horaires allégés... Il y a des moyens beaucoup plus faciles pour s'enrichir, et peu d'aussi certains pour rester pauvre ! Non. Tapi dans l'ombre derrière chaque écrivain, il y a l'esprit sans repos d'un zélote. Écrire est un acte de foi : quelqu'un lira et sera peut-être changé.

Joseph Conrad a exprimé cet idéal dans sa préface à *The Nigger of the Narcissus* [*Le Nègre du Narcisse*] lorsqu'il écrit : « Ce que je cherche à atteindre, par le pouvoir des mots écrits, c'est de vous faire voir. Ceci, et rien de plus – et c'est déjà toute chose ! Si j'y parviens, vous devriez y trouver selon vos désirs : encouragement, consolation, peur, enchantement – tout ce que vous attendiez – et peut-être même ce soupçon de vérité que vous n'aviez pas demandé. »

Comme l'a déclaré une fois plus simplement Jimmy Walker, le pittoresque maire de New York : « aucune femme n'a jamais été déshonorée par un livre ».

Je commence par cette simple affirmation : les livres peuvent changer les gens et les sociétés. J'ai été surpris par de nombreux éditeurs qui minimisent cet article de foi pourtant élémentaire. Je suspecte qu'ils se mentent à eux-mêmes tout autant qu'à moi. Ou bien ils appartiennent vraiment à un autre monde. Mais la conviction que les livres de poche ont été responsables de changements significatifs dans la conscience américaine est un autre sujet, peut-être plus discutable. Pour de nombreuses personnes, le livre de poche n'a jamais été beaucoup plus qu'un rebut de seconde zone : de l'épave littéraire, une pacotille apprêtée pour satisfaire l'appétit d'une masse gloutonne pour le sexe et le sensationnel. Et, dans une large mesure, ce point de vue est exact.

Mais pas exclusivement. L'objet de cette histoire est de dépeindre un autre portrait du livre de poche. Un portrait qui en montre les meilleurs côtés (bien que n'ignorant pas ses verrues, ses dents tordues, ses yeux bigleux et ses oreilles en chou-fleur).

Durant ses quarante premières années d'existence en Amérique, le marché de masse du livre de poche a apporté une contribution énorme à notre vie sociale, culturelle, éducative et littéraire. *Mass market paperback* est l'expression utilisée pour désigner ces petits livres à couverture souple introduits par Pocket Book aux États-Unis en 1939, et commercialisés principalement par des grossistes dans des drugstores, des grandes enseignes, des gares routières et des terminaux d'aéroport. Tel est ce « marché de masse », à la différence des éditions en reliure souple « de qualité » qui furent introduites plus tardivement et vendues tout d'abord dans les librairies universitaires et dans le circuit de la librairie générale. Aujourd'hui cette distinction s'est estompée car les deux types de publication sont universellement disponibles. Bien que cette étude s'intéresse à ces différents types d'éditions, elle se concentre sur l'impact du marché de masse.

Avant l'arrivée de ces livres bon marché et largement distribués, seuls quelques rares titres en vente atteignaient plus de 100 000 exemplaires – un million d'exemplaires constituait un vrai phénomène. Les librairies étaient destinées à l'élite d'une riche clientèle sophistiquée, principalement dans les grandes villes. Les bibliothèques publiques, trop peu nombreuses ou trop éloignées, ne valaient pas mieux. Et du jour au lendemain, le poche a changé cela : soudain un livre pouvait atteindre non pas des centaines ou des milliers de lecteurs, mais des millions, parmi lesquels beaucoup n'avaient jamais possédé un livre auparavant. Universellement vendu à 25 cents dans ses jeunes années, le livre de poche a démocratisé la lecture en Amérique. La « révolution du livre de poche » avait commencé ! Cette expression a perdu beaucoup de son lustre par des usages détournés, mais l'essentiel de sa signification perdure : plus que jamais auparavant, les Américains ont lu plus de livres.

Ce livre est l'histoire de cette révolution – celle des auteurs, éditeurs, libraires et lecteurs qui la menèrent – et de ce que cela signifia pour l'Amérique. Mais c'est avant tout une histoire des livres eux-mêmes. Je présente par avance mes excuses pour tous les livres qui ne sont pas mentionnés ici, et pour tous les éditeurs qui ne sont pas nommés. J'ai tenté de pointer les principaux courants à l'intérieur de ce secteur, ainsi que les livres représentant le mieux l'esprit de l'époque ou qui sont les plus significatifs, au-delà des simples statistiques de ventes ou des profits commerciaux. Il semble que beaucoup aient été oubliés. Je dois tout particulièrement m'excuser auprès des éditeurs de livres reliés qui étaient à l'origine de nombreux titres dont il est ici question. Leur rôle fut crucial. Mais mon

propos est d'examiner ces différents livres en tant que « poches », dans ce format par lequel ils conquièrent un large public.

À titre personnel, cette révolution du livre de poche fut très réelle. J'appartiens à cette vaste et nébuleuse « génération du livre de poche ». Pour nous, il y a toujours eu les poches, si bien qu'ils étaient tout aussi légitimes que n'importe quelle édition reliée – sauf qu'ils étaient moins chers, plus pratiques à lire, et plus faciles à glisser dans une poche de jeans ou dans un sac à dos !

J'ai grandi à Mount Vernon, dans l'État de New York, une ville d'environ 70 000 habitants qui avait plus en commun avec son voisinage, le Nord du Bronx, qu'avec les enclaves plus sélectes de Bronxville et de Rye. Étonnamment, cette ville étendue n'avait pas de librairie (et n'en a toujours pas). Mais il y avait toujours des éditions de poche au *Bob's Luncheonette*. Et il y avait la respectable bibliothèque publique de Mount Vernon où, aussi loin que remontent mes souvenirs, on trouvait des rayonnages de poches. Ce sont les livres de mon adolescence dont je me souviens le mieux et qui ont eu le plus d'influence sur moi.

Il y en eut beaucoup, mais peu ont retenu l'attention. La plus marquante de mes premières lectures fut *The Jungle* [*La Fin de la jungle : l'affranchi*] d'Upton Sinclair, lu lorsque j'avais 13 ans. En 1967, j'étais un gosse typiquement américain. Dieu et John Wayne étaient à leurs justes places, et le Viêtnam n'était pas encore inscrit dans nos cartes mentales. Mais avec la révélation de Sinclair sur les abattoirs de Chicago et la condition des ouvriers immigrés, j'eus mon premier goût de la réalité. Ce fut comme une gifle dans la figure ou une douche froide : le vernis de l'Amérique campée par Bob Hope et son *Bonanza* commença à se craqueler. C'était la première fois que je lisais quelque chose qui laissait suggérer que ce pays n'était pas tel que j'avais été amené à le croire. *The Jungle* [*La Fin de la jungle : l'affranchi*] fut suivi par un autre poche de la bibliothèque, *Johnny Got His Gun* [*Johnny s'en va-t-en guerre*] (ces bibliothécaires savaient-ils seulement ce qu'ils étaient en train de déclencher ?). Pour un jeune garçon continuellement nourri de films de guerre, le récit plein de souffrance de Dalton Trumbo sur un blessé de guerre physiquement dévasté m'ouvrit les yeux. Je ne savais rien d'Upton Sinclair, de Dalton Trumbo ou des politiques de gauche, si ce n'est que ces livres allaient droit au cœur du sujet.

D'autres titres suivirent bientôt. *Animal Farm* [*Les Animaux partout*] et *1984* [*1984*]. Le livre de Dick Gregory, *From the Back of the Bus. Black Like Me*. J'étais introduit dans un monde terriblement différent. Adolescent, je fus également initié à d'autres livres avec lesquels les professeurs et

les bibliothécaires n'avaient rien à voir. Aucun n'est aussi mémorable que le sulfureux livre de 1967, *The Harrad Experiment*. Je me souviens clairement de la façon dont cet exemplaire écorné passa d'un garçon à l'autre et fut même une source majeure d'encouragement pour fréquenter les cours. J'avais passé mon baptême du feu quelques années plus tôt avec *Candy* [*Candy*]. Ne sachant alors rien de la satire ni du *Candide* de Voltaire, je tirais ma première éducation sexuelle de Terry Southern et Mason Hoffenberg, et de leur sauvage histoire des aventures sexuelles d'une jeune fille. Un premier goût du fruit défendu.

Il y eut des moments plus nobles. Mon introduction à Shakespeare se fit avec les *Five Great Tragedies*, en édition Pocket Book, avec introduction et commentaires par le poète anglais John Masefield. Je peux à présent confesser avoir rédigé une note de lecture sur *Macbeth* [*MacBeth*] entièrement basée sur le résumé de l'intrigue proposé dans ce livre. Si mon professeur d'anglais n'était pas dupe, elle ne le montra pas. Brave femme. Un mot déplaisant avait certainement anéanti ma ferveur pour le Barde... Plus tard, je tombais sur *Catch-22* [*Catch-22*], *Z [Z]*, *The Catcher in the Rye* [*L'Attrape-Cœurs*] et *Lady Chatterley's Lover* [*Défense de Lady Chatterley*] – tous dans leur incarnation de poche. Chacun a laissé sa trace. Et j'ai découvert que je ne suis pas le seul : ces expériences sont universelles, seuls les titres changent. De nombreuses personnes ont partagé avec moi leurs souvenirs de livres de poche :

Pendant des années, j'ai été un acheteur avide de livres de poche, en acquérant quatre ou cinq par semaine... Certains des plus anciens – de la fin des années 1930 – ont des couvertures laminées (*Enough Rope* de Dorothy Parker, l'anthologie *100 American Poems* de Selden Rodman) que je chéris au-delà des espérances de l'éditeur au regard des 25 cents qu'ils ont coûtés. Je peux également mentionner quelques-unes des collections qui me permirent de rester au courant des tendances littéraires : *Best American Short Stories*, *New World Writing*, *Panorama*, *Modern Writing* et *Discovery*.

Après la guerre, j'étais chef pilote pour KLM. Vers 1948, nous avons lancé les vols Amsterdam – New York. Comme j'étais l'auteur d'une quinzaine de livres, j'ai commencé à passer beaucoup de temps dans les librairies de New York, et je fus très impressionné par votre « révolution du livre de poche » ! En ce moment, *The Pocket Book of Popular Verse* est sur ma table... des trésors et des trésors

rendus accessibles en abondance pour tout le monde, et à emporter à la maison pour presque rien. Le meilleur de la culture pour si peu d'argent ! Quelque chose de formidable avait démarré... Votre « révolution du livre de poche » a changé la donne pour tous ceux qui s'intéressaient à la vie de l'esprit.

Dans ma jeunesse, j'ai emprunté l'édition Ballantine de *Lord of the Rings* [*La Communauté de l'anneau*] de Tolkien, et j'ai immédiatement été transporté dans la Terre du Milieu. J'ai été captivé et j'ai entrepris de relire la trilogie à intervalles réguliers... Des livres tels que cette trilogie ne peuvent pas être savourés en journée : non, j'ai réservé cette lecture aux heures tardives de la nuit – quelque chose avec lequel on peut se blottir dans son lit. Ceci ne peut pas se faire confortablement avec une édition reliée. La popularité de Tolkien a culminé avec la contre-culture de la fin des années 1960 et lui est indéniablement liée, avec ses protagonistes embrassant des causes idéalistes qu'ils poursuivent avec persévérance et détermination. Un véritable mythe d'époque. Une édition reliée n'aurait jamais attiré autant de disciples, elle aurait paru trop « bourgeoise », semblable à ces redoutables recueils de textes brandis par des professeurs rasoirs.

Certaines personnes ont des souvenirs nettement moins nobles : « personnellement, l'avantage le plus spécifique des livres de poche dont je puisse me rappeler, c'est que la couverture pouvait être enlevée, permettant aux adolescents de s'adonner à une littérature prohibée dans le bus ou dans les salles d'étude... Dans mon cas, ce fut *Lady Chatterley's Lover* [*Défense de Lady Chatterley*] et *The Story of O* [*Histoire d'O*]. Bien sûr, regardez où ça m'a menée ! » Ainsi s'exprime Kate Nolan, directeur adjoint chez *Playboy*.

Ce sont tous ces livres, et bien d'autres encore, qui firent de la révolution du livre de poche une force vivante et palpitante dans l'Amérique contemporaine. Ils aidèrent à façonner une culture, en montrant bien souvent la direction. Porter un regard en arrière sur les livres qui sont parus en couverture souple depuis 1939, c'est un peu comme mettre à jour des tessons de poterie sur des fouilles archéologiques : ils amènent un éclairage sur la façon dont nous vivions et pensions. J'ai essayé de comprendre comment ces livres parvinrent à cela, et ce qu'ils ont signifié pour l'Amérique. Je me suis également penché sur le secteur de l'édition

de poche telle qu'elle existe aujourd'hui ; le compte rendu n'est pas encourageant. Au fil de mes avancées sur ce projet, la valeur de ces livres s'est reconfirmée pour moi, et j'espère que si cet ouvrage ne réussit rien d'autre, il aidera à rétablir le sens premier de ce que signifie « publier ».

Je n'aurais rien pu apprendre sur les livres et l'édition de poche sans l'aide des nombreuses personnes qui me procurèrent des informations et des encouragements, et me donnèrent généreusement de leur temps. Tout d'abord, il y a l'homme qui était présent quand l'idée de ce livre a germé sur Overlook Mountain à Woodstock : Ian Ballantine. Pendant plus de quarante ans, Ian Ballantine et sa chère femme Betty ont surpris le monde du livre de poche, et ils n'ont pas encore fini. Aux Ballantine, je présente tous mes remerciements.

Oscar Dystel, dont la contribution fut majeure pour faire du livre de poche un élément constitutif de la vie américaine, fut également un de mes premiers supporters. Il m'aida à formaliser mes réflexions sur l'art et la science du poche. Parmi toutes les autres personnes que je souhaiterais remercier, citons Vance Bourjaily, Knox Burger, Ed Butler, George et Barbara Davidson, Judy-Lynn et Lester del Rey, E. L. Doctorow, Bud Egbert, Donald Fine, Marc Jaffe, Stanley Kauffmann, Peter Mayer, Leona Nevler, Patrick O'Connor, Walter Pitkin Jr., Arabel J. Porter, Leon Shimkin, Theodore Solotaroff, D^r Benjamin Spock, Truman Talley, Frank Taylor, Carl Tobey, Robert Wyatt, et Walter Zacharius. Ce sont quelques-unes des personnes qui m'ont assisté dans mes recherches en acceptant d'être interviewées. Si aucune note ou référence ne suivent des guillemets dans le texte, ces citations renvoient à une interview que j'ai menée de vive voix ou par téléphone.

Je suis plein de gratitude envers les bibliothécaires du département des livres rares et précieux de la bibliothèque Butler à Columbia, des collections spéciales de la bibliothèque Bobst de l'université de New York et de la bibliothèque Beinecke de l'université Yale. J'ai aussi une dette envers ma bibliothèque de quartier, l'Ottendorfer, un petit bijou aux abois et sous-financé du réseau des bibliothèques publiques de New York. Les archives du *Publishers' Weekly* et leur gardien, Miriam Phelps, ainsi que Jean Peters et Peggy Spier – les bibliothécaires de R. R. Bowker – furent à leur tour des sources d'information inestimables. Je suis également reconnaissant à la meilleure petite librairie de Manhattan – The Bookstore – et à sa propriétaire – Wallis Cooper – qui détenait tous les livres dont j'ai eu besoin ou qui me les a procurés lorsqu'elle ne les avait pas (et elle m'a aussi donné mon premier boulot !). Pour leur soutien, leur encouragement et

leur amitié, je remercie Tom Hart, l'éditeur qui a adopté ce projet comme le sien propre, Sarah Flynn, qui prépara le manuscrit avec beaucoup de soin et de compétence, et Nat Sobel, mon agent.

Sur le plan personnel, mes recherches pour ce livre m'ont beaucoup apporté car cela m'a amené à rencontrer Kurt Enoch. J'ai eu la chance de faire sa connaissance avant sa mort en 1982, dans sa quatre-vingt-septième année. Véritable pionnier du livre de poche, Kurt Enoch m'a donné une foule d'informations sur le monde de l'édition et fut un ami enthousiaste de ce projet. Plus important encore, il m'a enseigné l'exigence et la clarté de pensée. Il était un homme plein de courage, d'intelligence, et d'intégrité. Je regrette qu'il n'ait pas eu la possibilité de lire ce livre.

Par-dessus tout, je voudrais remercier ma femme, Joann, pour sa collaboration, ses conseils, son aide, ses suggestions, son soutien, sa dactylographie, et – surtout – sa patience dans les moments difficiles. Et Jenny Davis, qui s'est arrangée pour arriver avant la sortie du livre.

